

«La bande du parc Geisendorf» raconte une jeunesse désœuvrée mais lucide

DOCUMENTAIRE • *Le cinéaste Frédéric Baillif, primé au festival Visions du réel de Nyon en 2006, pose un regard nuancé sur la réalité complexe de jeunes réputés violents.*

MARC GUÉNIAT

Le quartier, il est à eux. Du moins en sont-ils persuadés. Ils s'y identifient, s'y meuvent et, parfois, y commettent des bourdes. Encore que le mot relève de l'euphémisme. Eux, ce sont des jeunes désœuvrés, Marvin, Cédric et d'autres, que Frédéric Baillif a suivis pendant les quatre mois du tournage de *La bande du parc Geisendorf*.

Sorti mercredi au cinéma Rialto, son film a reçu le Prix du documentaire suisse 2006 au festival Visions du réel de Nyon. Dans un premier temps, le long métrage n'a pas intéressé les distributeurs. Ancien travailleur social, Frédéric Baillif décide alors de projeter le documentaire dans les maisons de quartiers. «Les débats ont été très intenses et ont créé ce que je recherchais: la rencontre des générations au-delà des préjugés», explique-t-il.

Pas d'angélisme, de l'écoute

Le film retrace le parcours de ces jeunes, âgés de 17 à 21 ans, trop souvent diabolisés. «Tout cela n'est qu'un éternel recommencement; les blousons noirs des années 1950 aussi suscitaient la crainte de leurs aînés», poursuit Frédéric Baillif. Sans nier la violence qui les habite, il montre que la perception que tout un chacun se fait d'eux alimente leur sentiment d'exclusion.

Ils forment une tribu urbaine qui déambule dans un territoire circonscrit, celui de leur enfance, et errent. Forcément, l'échec scolaire allié à la consommation quotidienne d'alcool et de cannabis les mène, sans but, à l'ennui. Et c'est là, évidemment, que les problèmes commencent.

Etonnamment, face à la caméra, ces jeunes se livrent

sans concession, expriment parfois des remords lorsqu'ils avouent avoir «cassé du pédé», et ouvrent surtout une fenêtre de compréhension sur leur trajectoire peu enviable. Même si Genève n'est pas le Bronx. «Je n'ai pas cherché l'empathie ou l'angélisme, mais simplement l'écoute», objecte le réalisateur lorsque survient ce type de reproches.

Car le film ne fait effectivement pas l'unanimité. Pourtant, le cinéaste a su mettre en évidence les différentes facettes de la personnalité de ces jeunes, à la fois tendres et touchants, grossiers et violents, désorientés mais lucides.

Conserver des valeurs propres

Du reste, la dernière partie du documentaire le montre clairement: quitter le groupe, ou du moins s'en éloigner, reste la seule issue pour s'intégrer à

la société. C'est la leçon qui se dégage de l'histoire de ces jeunes. Plus ou moins forte, leur capacité à conserver des valeurs propres, sans que s'opère une soumission absolue et un renoncement de soi au profit du groupe, s'avère décisive pour leur devenir. «L'amour, le travail ou le sport sont des moyens qui permettent de redevenir ou de rester un individu», analyse Frédéric Baillif, auteur de son deuxième long métrage.

Si l'espoir naît à la fin du film pour deux des protagonistes et se confirme pour un autre, le quatrième semble plus mal en point. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même lors de l'ultime séquence: «Ça peut mal finir.» Après tout, leur récit n'a rien de comparable à un scénario hollywoodien; certains s'en sortiront, d'autres entameront peut-être leur vie d'adulte en prison. |



Pour Cédric, le sport demeure son unique drogue. Il a d'ailleurs intégré l'équipe nationale de basket-ball. DR